

Étonnement sur Aristote

Adelbert Reif en conversation avec le philologue classique, Hellmut Flashar

Aristote fut le scientifique le plus important de l'Antiquité. Il laissa derrière lui une œuvre énorme, d'une diversité gigantesque, dans laquelle il relia l'ensemble du savoir de son époque. Quoique sa connaissance fût presque perdue en Europe, il marqua le développement spirituel de l'Occident comme aucun autre penseur de l'Antiquité. L'ouvrage intitulé : **Aristoteles. Lehrer des Abendlandes** [Aristote. Enseignant de l'Occident], du philologue classique et éditeur de l'ensemble de l'œuvre d'Aristote en langue allemande, Hellmut Flashar, vient de paraître aux éditions C.H. Beck.¹ Il y raconte la vie d'Aristote depuis ses études avec Platon jusqu'à sa fuite d'Athènes, en passant par son travail d'éducateur d'Alexandre le Grand et d'enseignant au *Lykeion* et suit le développement de sa pensée dans ses différents écrits.

Adelbert Reif : *Cher Professeur Flashar, « se détacher de l'Antiquité, c'est devenir sans fond » avertit le philosophe Michael Theunissen. Avec votre monographie sur Aristote, vous avez entrepris de ré-introduire dans le discours culturel public, la vie et l'œuvre de l'élève de Platon. Comment doit-on lire Aristote aujourd'hui ?*

Hellmut Flashar : Il y a ds domaines de sa philosophie qui s'adressent directement à nous. Celui qui lit son *Éthique* sera immédiatement touché par ses déclarations sur l'amitié, le plaisir, la réalisation de l'équité et d'autres vertus comme par exemple, sa largeur et sa générosité d'esprit. L'importance de sa *Rhétorique* s'est aussi renouvelée de nos jours. La question de savoir : « comment [faut-il, *ndt*] parler ? » est très actuelle et dans ces circonstances, on peut apprendre d'Aristote. Car on ne cesse de retomber sur des textes dont on ne peut prendre connaissance qu'avec un grand étonnement. Lorsqu'il décrit des phénomènes de science naturelle, telle que, par exemple, l'averse de grêle, c'est un *Faszinosum* [un enchantement, *ndt*], c'est égal que tous les détails en soient exacts ou pas. La même chose vaut pour ses écrits sur la logique.

En quoi consiste l'actualité du penser aristotélicien ?

L'influence continuant d'agir d'Aristote se trouve dans le cadre du penser qu'il a lui-même mis en place. Lorsque nous parlons de sensations comme le bonheur ou les phénomènes scientifiques naturels, nous utilisons la qualité conceptuelle découverte par lui. Nous nous mouvons alors dans l'habitable du penser, indépendamment du fait que certaines positions, en particulier dans les sciences de la nature, sont dépassées depuis des siècles par le

développement de la recherche.

Il est étonnant de voir avec quel zèle Aristote s'est engagé dans le domaine des sciences naturelles. Comment comprenait-il la philosophie ?

De fait, Aristote a rapproché son concept de philosophie des sciences naturelles. Platon comprenait sous la philosophie une « aspiration au savoir ». Socrate se sentait aussi — que l'on pense à sa célèbre affirmation : « Je sais que je ne sais rien. » — toujours en chemin afin de connaître quelque chose. Un philosophe, c'était donc alors quelqu'un qui n'a pas encore ce savoir et qui s'efforce de l'acquérir. Aristote ramène « par contre son concept de philosophie à l'usage primordial du terme « *Philosophia* » : avoir une fréquentation du savoir. Il s'est ainsi inspiré de la science qui s'était développée entre-temps, sans toutefois la subordonner de prime abord à l'utilité ni au but.

Mais, non seulement l'ampleur dans laquelle il étendit sa philosophie est remarquable, mais encore quelles productions rapporta-t-il sur les domaines de la physique, de la biologie et de la météorologie !

La profusion des observations sur tous ces domaines est totalement incroyable, même si l'on compte qu'il avait des collaborateurs. Il existe des observations singulières pour lesquelles on ne peut que s'étonner, en demandant comment et d'où il en avait pris connaissance. L'historien Hérodote écrit, dans un de ses ouvrages, que le crocodile n'avait pas de langue. Aristote reconnut qu'il en avait pourtant une, sauf qu'elle est tellement sous-développée qu'on ne la voit pas. Ce n'est là qu'un exemple parmi des centaines. Au-delà de ces obser-

1 Voir à ce sujet la recension qu'en a fait Salvatore Lavecchia de cette revue : *Die Drei* 1/2014 p.86. [Traduite en français : DDSL124.pdf, *ndt*]

vations individuelles, nous pouvons surtout adopter aujourd'hui les coordonnées de base d'un penser dans lequel Aristote a également ordonné les sciences naturelles. La classification en fait partie, par exemple, celle qu'il entreprit dans la zoologie. La classification en animaux porteurs de sang et animaux non porteurs de sang, ainsi que leurs sous-espèces, est tout à fait fondamentale et encore largement valable aujourd'hui.

Aristote s'est-il approprié l'ensemble du savoir de son époque ?

On peut l'affirmer en étant pleinement convaincus. Je ne saurais désigner que deux domaines qu'il n'eût guère enrichi de sa propre recherche, ce seraient la médecine et la botanique. Il embrassait d'un coup d'œil le savoir médical de son temps, par surcroît son père était médecin. Il l'appliqua dans divers écrits plus petits sur l'éveil, le sommeil, la mémoire etc. Mais il a laissé à d'autres le soin de travailler dessus. En 1900, un papyrus est apparu à Londres sous le nom d'*Anonymus Londinensis*. Il révèle qu'un disciple d'Aristote a rédigé une histoire de la médecine à la demande de ce dernier. Des travaux similaires ont été réalisés dans le domaine de la botanique. Il est évident que Théophraste, pareillement un élève d'Aristote, a systématisé la botanique d'après exactement les mêmes principes de base à partir desquels Aristote l'a fait dans son *historia animalia* et dans l'écrit *Sur les parties des êtres vivants*, la zoologie. Théophraste devint de ce fait le père de la botanique.

Que doit-on considérer comme dépassé, aujourd'hui dans la philosophie d'Aristote ?

Plus que le philosophe, le philologue court le risque, dans son amour de l'Antiquité et d'Aristote, de prendre pour argent comptant ce qui, aujourd'hui encore, doit être vu d'une manière un peu différente. Je pense, par exemple, à la position des femmes et des esclaves. Aristote est un homme de son époque et nous ne pouvons pas accepter ces propos sans les examiner.

Aristote, comme son maître Platon, était-il un partisan de la société esclavagiste ?

Si nous avons des machines, nous n'aurions plus besoin d'aucunes esclaves, écrivit Aristote en quelque endroit, d'une manière très clairvoyante. Il n'était pas partisan de l'état esclavagiste, mais il ne voulait pas non plus supprimer l'esclavage. Ce qu'il a écrit sur la question des esclaves m'a toujours fas-

ciné, même si aujourd'hui la question de l'esclavage, dans la *Mitteleuropa*, n'est plus un thème. Il insistait sur le fait que l'on n'était esclave que pas nature. Il y aurait selon lui des natures qui seraient construites comme des sujets. On peut absolument douter de cela. Implicitement Aristote refusait avec cela la forme antique régnante de l'esclavage par le recours aux prisonniers de guerre. Selon sa conception, qui de nature était libre, n'était pas esclave. Si l'on pense plus loin, cela mène à une remise en cause de l'institution antique de l'esclavage.

Les circonstances et relations politiques et sociales jouaient-elles un rôle dans l'admissibilité de la philosophie d'Aristote ?

Nous avons aujourd'hui un penser un peu différent dans le domaine de la politique. Aristote, qui était d'abord un Macédonien, donc étranger à Athènes, concentrait toute sa pensée politique sur la structure de la *polis* antique, cette cité-État dont il disait qu'elle devait être conçue de manière à ce que l'on puisse tout voir d'un bout à l'autre. On s'est toujours demandé pourquoi, lui qui était si étroitement lié à Alexandre le Grand, lequel, comme son père Philippe II, aspirait à briser les limites de la *polis* et à créer de grands espaces, s'était retrouvé à la tête d'un empire qui n'était pas le sien. Une explication possible, c'est qu'Alexandre, lui-même dans son penser spatial grandiose, était un représentant de la *polis* qui, en tant que macédonien, voulait devenir plus grec que les Grecs.

Pouvez-vous pourtant nous rapporter quelque chose de la politique aristotélicienne ?

Il existe une série de contenus que nous pouvons faire entrer dans le débat actuel. Le refus catégorique de toute forme de dictature, me semble important. Aristote la nommait « *Tyrannis* ». Dans un chapitre émouvant de sa « *Politik* », il décrit comment fonctionne une telle forme d'état, dans laquelle chacun espionne chacun et personne n'ose s'exprimer publiquement. Ce sont des passages qui semblent écrits pour aujourd'hui. L'unité de l'éthique et de la politique, que défend Aristote et qui s'est perdue chez nous désormais, nous pouvons la regagner avec lui. Aristote pense que la politique devrait créer un cadre de réalisation des vertus telles que l'équité qui mènerait au bonheur des êtres humains. Le concept de « bonheur » prête peut-être à malentendus. Ce qu'on a ici à l'esprit c'est une vie dans laquelle les êtres humains puissent se développer comme ils l'entendent. Le

bonheur est un activité pour Aristote, et non pas quelque chose dans lequel quelqu'un tombe comme par malheur. C'est là un axiome qui mérite l'attention.

Vous consacrez un vaste espace à l'éthique dans votre ouvrage. En quoi l'éthique d'Aristote se distingue-t-elle de celle qui existait alors ?

Aristote s'est totalement imprégné de la pensée éthique telle que nous pouvons l'observer dans les premiers poèmes d'Homère. Il a toutefois élargi le canon des quatre vertus qui avaient été développées avant lui à des vertus dites sociales telles que la générosité et la liberté de mouvement. Il a également ordonné tout le penser éthique et l'a placé dans un système dans lequel la vertu constitue toujours le juste milieu entre deux extrêmes. Il évite ainsi toute rigidité, en ne plaçant pas toujours la vertu exactement au centre. Le courage, par exemple, se tient plus proche de la témérité que de la lâcheté. À la différence de son maître, Platon, Aristote ne relie plus l'éthique à une ontologie. Cela signifie qu'il ne fait pas dépendre la réalisation de vertus telles que la justice, le courage ou la sincérité/droiture d'une connaissance préalable de l'être de l'homme dans le monde, comme l'exigeait Platon.



Hellmut Flashar, né à Hambourg en 1929, est un philologue classique ; il fut éditeur de 1967 à 2010 de l'ensemble de l'œuvre d'Aristote en langue allemande. De 1965 à 1982 il fut professeur de philologie classique à la *Ruhr-Universität* de Bochum et de 1982 jusqu'à son éméritat en 1997, à la *Ludwig-Maximilians-Universität* de Munich. De 1990 à 1994, il organisa des manifestations à l'université de Leipzig. En 2003, il fut professeur invité à l'*Institut für Theaterwissenschaft* de l'université de Vienne.

Parmi ses publications les plus importantes d'ouvrages : *Felix Mendessohn-Bartholdy und die griechische Tragödie* (Leipzig/Stuttgart 2001), *Inszenierung der Antike. Das griechische Drama auf der Bühne. Von der frühen Neuzeit bis zur Gegenwart* (2^{ème} édition), Munich 2009), *Sophocles, Dichter im demokratischen Athen* (2^{ème} édition, Munich 2010) et *Aristoteles. Lehrer des Abendlandes* (Munich 2013).

Dans quelle mesure Aristote a-t-il posé le fondement de l'éthique telle qu'elle s'est développée par la suite sous la forme de l'éthique chrétienne ?

Il existe des domaines — tel que l'amour du prochain, par exemple — qui ne se présentent pas dans l'éthique aristotélicienne et qui ne surgissent qu'avec le Christianisme. Aristote n'a pas repris non plus la piété, qui se trouve, à côté du courage, de l'équité et de la sagesse, qui comptent au nombre des quatre vertus cardinales. « *Eusebia* », piété, en tant que vertu, par laquelle l'être humain remplit ses devoirs vis-à-vis de la divinité, ne se présente pas non plus chez lui. Aristote n'a ménagé aucune entrée à ce qui est religieux dans son penser éthique. Il est vraisemblable que cela eût rompu la rationalité de ses réflexions.

Aristote avait-il une vision esthétique du monde ?

La plupart des philosophes qui l'ont précédé ont défendu la conception d'une création à partir du néant, d'une cause première telle que l'eau ou un autre élément. Platon, dans un dialogue intitulé *Timée*, fait appel à un créateur appelé « démiurge » pour créer le monde à la manière d'un artisan. Non seulement il créait tout, mais il établissait également les constantes telles que le temps et le mouvement. Aristote refuse cette idée. Le monde est éternel pour lui, et ce qui est éternel n'a donc ni commencement ni fin.

Un tel concept philosophique de Dieu, qui repose sur un principe et non sur une essence, ne serait-il pas exactement ce que beaucoup recherchent aujourd'hui dans le bouddhisme ou dans les enseignements de sagesse extrême-orientaux ?

De fait on discute beaucoup aujourd'hui du concept aristotélicien de Dieu, en particulier de l'aspect philosophique. Il est vrai aussi qu'on ne pense pas que ce concept, chez Aristote, est étroitement relié à sa cosmologie, laquelle pour nous ne possède plus de validité aujourd'hui. Or, Aristote distingue entre une sphère sub-lunaire — dans laquelle se reflète tout ce que nous connaissons en événements dans le monde et la nature, les éléments de notre vie, tout ce qui a à faire avec le de-

venir et le passé, avec tout ce qui est éphémère — et une sphère trans-lunaire. Celle-ci s'étend entre la Lune et les étoiles fixes. Aristote la nomme *ether*, d'après la substance dont elle est remplie. Plus tard, il en résulta le cinquième élément — « *quinta essentia* » — qui retentit dans la « Quintessence ». Selon Aristote, le firmament tourne sur lui-même dans un mouvement circulaire éternel. Ce mouvement est provoqué par le « mouvant-immobile » et c'est ce qu'Aristote appelle Dieu. Pour l'activité duquel il utilise le concept « d'*energeia* », qu'il forgea lui-même pour la première fois, d'où provient notre mot « énergie ».

Et cette conception, indépendamment de la cosmologie, ne permet-elle pas de trouver une inspiration pour le présent ?

Il est tout de même étrange pour nous que cette instance suprême qu'est Dieu ne se préoccupe absolument pas des hommes et ne fasse rien d'autre que de se penser lui-même. Selon Aristote, ce même penser agit comme un aimant et exerce sur la coupe céleste une force d'attraction qui provoque ce mouvement circulaire éternel. Ce n'est plus notre conception. Depuis Galilée au moins, nous savons que ce n'est pas le Soleil qui tourne autour de la Terre. Mais si l'on met de côté cette dimension cosmologique de la doctrine de Dieu, on a lu Aristote de manière quelque peu unilatérale.

Vous lui reconnaissez une confiance dans la réalité de nos expériences qui se confirme également dans la vie quotidienne...

Alors que Platon insistait toujours sur le fait que nos impressions étaient toutes fausses, que nous devions les rejeter comme des apparences, les éliminer, comme l'a fait Socrate, jusqu'à ce que nous ne sachions plus ce que nous croyions savoir, Aristote avait une confiance tout à fait candide dans la perception, l'imagination et la fantaisie. Il a redonné aux gens le courage de faire confiance à ce qu'ils entendaient et voyaient. Toutefois, il les invitait à classer ces impressions et à les associer au penser.

Est-ce la raison pour laquelle vous le qualifiez de « maître de l'Occident » dans le sous-titre de votre livre ? La réception précoce d'Aristote dans le monde arabe ne plaide-t-elle pas en sa défaveur ?

Il est frappant de voir comment le monde arabe de l'Antiquité tardive s'est intéressé à Aristote et a fait des traductions de ses œuvres. Ces traductions

arabes ont ensuite été traduites en latin et ont atteint l'Espagne. C'est ainsi qu'elles sont arrivées en Europe occidentale. Ce courant de la tradition arabe a aujourd'hui le mérite de tenir compte d'autant plus fortement du dialogue interculturel. J'éprouvai pour cette raison tout d'abord une certaine réserve à désigner Aristote comme le « maître de l'Occident ». N'était-il pas aussi le maître de l'Orient ? Mais en réalité, une fois que la vague arabe déclenchée par Averroès et ses traductions d'Aristote s'est éteinte, la philosophie aristotélicienne n'a plus eu d'impact sur le monde arabe au-delà du Moyen-Âge. Ce fut une voie à sens unique. Averroès et d'autres savants similaires ont été persécutés et les écrits d'Aristote ont été brûlés.

Vous considérez Aristote comme l'auteur grec le plus commenté. Son Cosmos spirituel n'est-il pas encore épuisé ? La recherche sur Aristote est-elle aujourd'hui confrontée à de nouvelles tâches ?

On a énormément travaillé sur Aristote. Des milliers de travaux ont été publiés, rien que ces dernières décennies. Je suis néanmoins convaincu que l'évolution à venir du penser philosophique ouvrira encore de nouveaux accès à Aristote. Ce qui m'apparaît souhaitable ce serait une recherche sur la structure littéraire de l'œuvre d'Aristote. Ce que signifie l'œuvre d'Aristote, en tant que littérature, à côté de son contenu déclaré, c'est une question qui a été à peine abordée. On parle de post-scriptum, de notes, d'écrits didactiques, et de brouillons. Mais cela ne colle pas du tout. Car de nombreux passages littéraires sont polycés à l'extrême, d'autres pas. Que signifient ces différences ? Aristote a-t-il voulu donner aux passages stylistiquement peaufinés un moment d'insistance plus fort, ou a-t-il commencé, à différents endroits, à présenter ses écrits didactiques comme s'il s'agissait d'une œuvre littéraire ? Il est alors dommage que nous n'ayons pas les 19 dialogues écrits par Aristote. Ils ont marqué l'image du philosophe pendant des siècles dans l'hellénisme. Oui, aussi bien l'étonnement, au sens où Aristote l'entend, devant les phénomènes dont s'occupe la philosophie, que l'étonnement devant Aristote lui-même. Depuis que j'ai lu pour la première fois l'Éthique d'Aristote en grec, en 1949, je n'ai pas perdu l'étonnement qu'il m'inspire.

Die Drei 1/2014.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Adelbert Reif est décédé le 4 juillet 2013. Un dernier adieu, sous la forme d'un éditorial, est paru dans **Die Drei 9/2013.**

[Non traduit à ma connaissance, *ndt*]